Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 9

Artikel: Le rôle de la femme
Autor: E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-213748

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

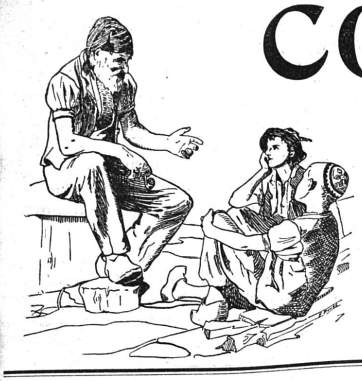
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

56me ANNÉE — N° 9. Samedi 2 mars 1918.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„ PUBLICITAS "
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — *Etranger,* un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent.
Etranger, 25 cent. — **Réclames,** 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 2 mars 1918. — Un ennemi de l'art (V. F.). — Première élection du Conseil d'Etat par le peuple (A.). — Le rôle de la femme (E.). — Porquie Triolet n'aime pas lè fémalle (Marc à Louis). — L'anniversaire du poète. — Les chansons montagnardes de la Suisse romande, suite (W. Robert). — Chez les vaudoises (Mme C. Gremion). — Boutades.

UN ENNEMI DE L'ART

L'ART et les artistes, à quoi est-ce que ça sert ?

Cette question, M. X. la posait, l'autre jour, à une tablée d'amis, en faisant honneur à des pieds de porc au gratin.

— L'art, évidemment, répondit l'un des commensaux, est peut-être moins utile aujourd'hui qu'un champ de blé ou qu'une vache à lait; mais ne fait-il pas la joie de l'esprit ?

— Que l'esprit fasse comme tout le monde : qu'il se restreigne ! fit M. X. en vidant son verre. Au reste, pour s'égayer il aura toujours le chant des oiseaux, les fleurs des champs, nos admirables paysages, toute la nature enfin.

— Et les artistes pourront mourir de faim !

— Ce sera bien leur faute ! La campagne manque de bras : que ne lui offrent-ils les leurs ?... Mais sans doute vaut-il mieux qu'ils n'essaient pas de planter des pommes de terre : Dieu sait les farces qu'ils feraient ! Car ce sont des fumistes, tous .. Ne vous récriez pas, je les connais !

— Voyons, mon cher monsieur X., vous n'allez pas mettre les écrivains, les grands romanciers, dans le même tas !

— Ah ! oui, parlons-en, des romanciers, grands ou non. N'est-ce pas leurs histoires, dont ils ne croient pas un mot, qui tournent la tête des femmes et des jeunes gens ? Et les poètes ne valent pas mieux, avec leurs tirades qui font de petits martyrs des écoliers contraints à les seriner. Je ne vous dis rien des musiciens : vous savez l'agacement des nerfs et les insomnies causés par le son du piano ou du violon. Mais les plus grands fumistes, ce sont bien les barbouilleurs de toiles. Tenez, hier, je me suis laissé traîner à l'exposition d'un peintre, l'honneur de l'art moderne, m'avait-on dit. Son nom, je ne le sais plus, mais je n'oublierai pas les chefs-d'œuvre qu'on prétendit me faire admirer. C'était rue de Bourg. A l'entrée, des sortes de mosaïques où je défie quiconque de discerner quoi que ce soit. A l'intérieur, de nuageuses nudités féminines, déjetées, vautrées, et vous montrant presque toutes leur gros postérieur. Pauvres créatures, me disais-je en sortant, quels remèdes contre l'amour !... Et ces enlumineurs, comment se fait-il, aujourd'hui où l'huile est hors de prix, qu'on ne les oblige pas à céder leurs couleurs pour revernir les viaducs des C. F. F. !

M. X. partit en une diatribe contre l'art et les artistes, qui ne manquait pas d'éloquence. Piqué par la curiosité, nous nous promîmes d'aller voir le salon qui lui échauffait si fort la bile. Mais auparavant, notre bonne étoile nous conduisit au palais de Rumine, à une conférence de M. Raphaël Lugeon. Le bon sculpteur parlait de l'architecture en France, au XVIIe siècle, et faisait défiler à l'écran lumineux les monuments les plus caractéristiques de Paris et de Versailles. Encore que la majesté un peu froide des édifices construits au temps du roi soleil ne soit pas du goût de chacun, les auditeurs sortirent de là avec le même ravissement qu'ils avaient éprouvé à un précédent cours de M. R. Lugeon sur les merveilles de la Renaissance. Le bain de beauté qu'ils venaient de prendre, l'oubli complet de la guerre, pendant une heure les avaient réconciliés avec l'humanité. Que n'étiez-vous là, monsieur X. !

Nous aurions voulu encore vous avoir avec nous dans une visite faite, le lendemain, chemin de Malley, à l'Académie Loup. Une classe nombreuse d'élèves y était en plein travail. Si vous aviez entendu le clair enseignement de leur maître sur la perspective et sur l'anatomie, si vous aviez vu avec quelle ardeur et quel succès ses disciples le mettaient en pratique, sûrement vous seriez-vous dit que, là tout au moins, beaux-arts et fumisterie ne sont point synonymes.

En quittant l'excellente école de M. Loup, nous sommes tombé, rue de Bourg, au milieu des œuvres dont s'est si vivement indigné M. X. Leur auteur est le peintre Bosshard. C'est un artiste d'un beau courage. Mais sa manière demeurera toujours incomprise des béotiens dont nous sommes, et qui se figurent que le propre de l'art est d'élever l'esprit, de l'empoigner par la puissance dans la noblesse ou la grâce, dans le tragique ou le comique, de montrer ce qu'il y a de grand même en certaines laideurs. Quelle émotion, en revanche, peuvent susciter d'indécises académies, fruit dont ne sait quel cauchemar ?

Oh ! la joie, en prenant congé de ces nymphes énigmatiques, de coudoyer dans la rue des êtres en chair et en os, ou de se trouver au milieu d'une foule secouée d'un bon rire, comme il y a une quinzaine, au Théâtre de Lausanne !

Des amateurs, devenus presque des professionnels, jouaient, ce jour-là, *D'accord !* comédie d'un écrivain du crû, M. Chamot.

M. Chamot se révéla comme dramaturge par une bluette intitulée *De la plaine au chalet,* et qui fut représentée, il y a quelques années, dans le hangar du Chalet-à-Gobet, servant de réfectoire à nos milices. Il y avait là déjà une fraîcheur rustique et des dons d'observation pleins de promesses. Dès lors, le même auteur a enrichi le répertoire du théâtre vaudois de comédies populaires avec un succès qui est allé croissant.

D'accord ! met en scène deux ménages campagnards, les Bordon à Donvillars, dans le canton de Vaud, et les Schmurznegger, à Butterthal, sur les rives de l'Emme ou de la Simme. L'un des fils Schmurznegger, en pension chez les Bordon, s'y est épris de leur fille Alice. Elle l'aime aussi. Leur union est chose décidée. Une chose manque seulement : le consentement de Schmurznegger père à l'établissement de Schmurznegger fils chez des Bordon. Ceux-ci s'en vont le demander en se rendant tous à Butterthal, où ils sont attendus avec leur vieux et fidèle domestique Plumettaz. Et comme ce sont de braves et bonnes gens, tant d'un côté que de l'autre, et qu'ils s'estiment réciproquement, l'entente se fait bientôt sur tous les points. Pour la sceller, les Bernois s'en viennent à leur tour à Donvillars passer la journée du 1er août. Et l'on constate que si l'on est d'accord sur le mariage, on ne l'est pas moins en matière d'amour de la patrie.

Tant d'aigres paroles ont été imprimées chez nous depuis la guerre, qu'il faut saluer avec bonheur des œuvres comme *D'accord !* imprégnées d'un esprit de bon confédéré, et marquées au coin de la tolérance et du bon sens. Ajoutez à cela des scènes d'un comique irrésistible et des mots savoureux à la poignée, que font valoir sans charge les parfaits interprètes de *Favey, Grognuz* et l'*Assesseur*, et de tant d'autres œuvres amusantes.

Ce théâtre vaudois est-il de l'art inutile ? Si M. X. en décide ainsi, c'est que décidément il n'aime pas la gaîté. V. F.

Drôle de métier. — Alors, tu dis donc que l'ami Auguste est à Lyon ?

— Mais oui !...

— Et quel métier a-t-il ?... Quel métier ?.. Il est « panthéiste ».

— Qu'est ce que c'est que ça pour un métier ? Mais cela veut dire fabricant de chemises, de pantets, quoi ! — C. P.

PREMIÈRE ÉLECTION
DU
Conseil d'Etat vaudois par le peuple

On nous adresse, à l'occasion de l'élection de demain, les vers que voici :

Pour faire bien voir que chez nous,
Le peuple veut tenir le manche,
Les électeurs ont rendez-vous
Demain, de mars premier dimanche,
Pour renouveler, sans débat
Les membres du Conseil d'Etat.
En langage plutôt vulgaire
Cette mesure salutaire
Se dénomme : « bain populaire ».
Quoique notre gouvernement
Soit de très grand entendement,
On lui propose la partie
Pour augmenter sa sympathie.
C'est pour faire entendre sa voix
Non pour modifier son choix
Que le brave électeur vaudois
Veut exercer son droit civique ;
Car il restera pacifique
A condition qu'on s'explique !
Eh bien, dimanche on causera
A l'auberge, on hébergera !
S'il fait froid, on s'échauffera !

A.

LE ROLE DE LA FEMME

Notre article du 16 février, à propos de la motion relative à l'octroi aux femmes de droits électoraux égaux à ceux de l'homme, motion dont le Grand Conseil a renvoyé la discussion à sa prochaine session, nous vaut les lignes que voici :

Il est intéressant de voir comment on a apprécié le rôle de la femme bien avant qu'il fût question du suffrage féminin.

Ecoutons Salomon, lorsqu'il était encore sage. (Livre des *Proverbes*, chap. XXXI.)

« Qui trouvera une femme vaillante. Son prix » surpasse de beaucoup celui des perles.

» Le cœur de son mari se confie en elle, et » les profits ne lui manquent pas.

» Elle file la laine et le lin et fait de ses mains » ce qu'elle veut.

» Elle est comme les navires d'un marchand, » elle amène son pain de loin.

» Elle se lève lorsqu'il est encore nuit, et dis» tribue la nourriture à sa famille et la tâche à » ses servantes.

» Elle pense à un champ et l'acquiert; du » fruit de ses mains elle plante une vigne.

» Elle ceint ses reins de force et affermit ses » bras.

» Elle voit que son labeur est récompensé ; sa » lampe ne s'éteint point la nuit.

» Elle met ses mains à la quenouille et ses » doigts tiennent le fuseau.

» Elle ouvre sa main au pauvre et la tend à » l'affligé.

» Elle ne craint point la neige pour sa famille » car toute sa famille est vêtue de laine cramoi» sie.

» Elle se fait des couvertures ; ses vêtements » sont de pourpre et de fin lin.

» Son mari est considéré aux parvis, lorsqu'il » siège avec les anciens du pays.

» Elle fait du linge et le vend, et elle donne » des ceintures au marchand.

» Elle a pour parure la pureté et le travail et » ne craint pas l'avenir.

» Elle ouvre la bouche avec sagesse et des ins» tructions aimables sont sur ses lèvres.

» Elle surveille tout dans la maison, et ne » mange point le pain de la paresse ».

Schiller, dans le *Chant de la cloche*, dit sur le même sujet :

« Il faut que l'homme se lance dans les luttes de la vie, qu'il travaille et s'efforce, qu'il plante et crée ; qu'il gagne par la ruse, par la force ; qu'il tente le sort et hasarde pour conquérir la fortune. Alors affluent les dons infinis ; son grenier s'emplit de biens précieux, les espaces s'étendent, la maison s'élargit.

» Et au dedans règne la chaste ménagère, la mère des enfants ; elle gouverne sagement dans le cercle domestique, elle instruit les filles, modère les garçons, occupe sans cesse ses mains diligentes, et par l'esprit d'ordre multiplie le gain. Elle emplit de trésors ses coffres odorants, tourne le fil autour du fuseau qui bourdonne, amasse dans son armoire propre et polie la laine éblouissante, le lin blanc comme la neige, joint à l'utile l'élégance et l'éclat, et jamais ne se repose ».

La femme gardera-t-elle ce beau rôle en entrant dans l'arène politique, en prenant part à ces luttes, où les hommes perdent trop souvent le sens du juste et le bon sens ?

— *Eh ! que ces hommes sont pourtant fous quand il y a ces votes*, disent nos braves femmes de la campagne.

Que sera-ce lorsque les femmes feront aussi nos vilaines manières et qu'il y aura deux fous à la maison ?

Quoi qu'on en dise, les anciens comme les modernes, ont placé la femme sur un piédestal élevé. Aujourd'hui il semble *qu'elle aspire à descendre*, comme aurait dit Paul-Louis Courrier.

E.

Le coiffeur idéal. — Dans une de nos villes romandes, on lit sur l'enseigne d'un coiffeur : « Je rase vite et je me tais »

Notre armée sur l'écran. — Au *Lumen* du 1er au 4 mars et au *Royal-Biagraph*, du 8 au 11, film sensationnel et officiel : *L'armée suisse* et son activité. — Matinées et soirées.

PORQUIE TRIOLET N'AME PAS LÈ FÈMALLE

N'âmo pas lè fèmalle po bin dâi z'affère, so desâi Triolet, ne m'ein dèvesâ pas. Ne sâvant pî fére bin adrâi lo poeing. Ne sant pas fotye d'accouillî dâi pierre. Ne pouant pas pî sè ludzî su lè leque sein tsesî : quand sè sant bin eimbrèye, na pas lâi allâ à tsavon, ie fant on chaut.

Lè fèmalle l'ant pouâre de tot, dâi z'épèlue, dâi terrau, dâi ratte, dâi renaille, mîmameint dau nè. Quand lè que tonne, ie sè betant lè duve mau su lè z'orolhie. Daî iâdzo ie sè vant catsî tant que dèso lau lhî. Se l'oûïant on coup de canon, âo bin que sâi on croûïo pètâiru, vignant tote passâïe et fant dâi sicllâïe à èpouâirî on martsau.

Ie n'ant pas mé d'accouet qu'on crazet. On derâi que l'ant de l'idye de râva na pas dau sang. De rein ie sant mafîte et sant tot dan long à piornâ. N'ouserant jamé allâ dessu ou lau que breinne, âo bin âo fin coutset d'on perrâ, mîmameint dein on pouâ. Sant adî à pioulâ quemet dâi groche bedanne.

Ie grifougnant quemèt lè tsat.

Por quant à lau dere oquie de secret, lâi faut pas peinsâ. Atant lo bramâ dein on einbochau âo mâitet de la Ripouna. Onn'hâora aprî, ti lè soriau de la vela se lo redzipettant. Na, ie pouant pas teni lau leinga. Inutilo.

Et pu quand l'è que sant ein niéze avoué dâi z'autrè fèmalle, na pas sè baillî quemet no on bon tire-tè-lèvè âo bin on rimmoua-tè de sorta, ie fant la potta. Pouant la feré dâi dzo doureint, dâi senanne, dâi mâi, sein sè rein dere.

Assebin ie nyoussant po rein, po on ozî què crêvâ, po onna cortèya de fi, po onna taquenisse. N'ant pas vergogne de plliora. Dâi iâdzo que lâi a, ie fant mîmameint asseimblliant. On sè crâi que l'ant bin dau mau, on ein a pedhî, on va po lè remettre de bouna et pu adan no trèzant la leinga.

Ie fant on mouî de chimagrie. Sant orgolhiauze quemet on piau su on molan. Sè breinnant quand lè que martsant. Sè tignant pè la rîta. S'eimbransant quand sè vâyant.

Sè betant assebin de l'idye de Cologne per dessu lau motchau de catsetta et pè lau tîta. Avoué dâi grattacu sè fant dâi collier.

Por quant à lau mor, lau breinne sein arretâ. Ie faut que dèvesant : on derâi lo mècanique ; taboussant à l'ècoula, âo prîdzo, dèvant lo meryau, dein lè tserrâre, âo lhî, et tant qu'âo pètolet. Avoué cein que quand barjaquant, l'è rappo à lau tsapî, à lau z'haillon, à lau nioton, à lau s'affutiau et à mouî d'autre bougrerie. On pâo pas pi sè rappelâ de tot.

Ma fâi, ie n'âmo pao lè fèmalle.

(D'après le « Livre de Blaise », de Philippe Monnier).

MARC A LOUIS.

Au foyer du " Conteur ". — *Nouveaux abonnés* : MM. Emile Uldry, à Fribourg ; Jaggi, café de la gare, Gimel ; François Pasche, Cercle libéral, Neuchâtel (procuré par M. Cuarny).

L'ANNIVERSAIRE DU POÈTE

Et, détrompé de tout, mon culte n'est resté
Qu'à vous, sainte patrie et sainte liberté !
(Les Feuilles d'automne).

C'ÉTAIT, mardi, le 116e anniversaire de la naissance de Victor Hugo, né le 26 février 1802. A ce propos, le *Temps* a consacré un article à la mémoire du grand poète. L'auteur, qui signe *P. S.*, rappelle les critiques violentes qu'a suscitées l'œuvre de Victor Hugo, du vivant de celui-ci, et le jugement sottement dédaigneux porté sur cette œuvre par certains jeunes « pontifes » de l'école moderne, — car ils ont aussi et combien, à leur manière, le défaut de pontifier qu'ils reprochent avec hauteur à l'auteur de la *Légende des siècles*.

« ... La plupart des ennemis de Voltaire, di en terminant, M. *P. S.*, qui n'ont pas désarm non plus, sont aussi ceux de Victor Hugo. Il avait évidemment un intérêt majeur à fai passer l'un pour un misérable, l'autre pour u imbécile, ces deux hérauts du progrès, de raison et de la liberté. Voilà tout le secret d ces campagnes menées par d'habiles gens à q beaucoup de badauds ont naïvement emboî le pas. »

Et, maintenant, rappelons un passage d morceau des *Feuilles d'automne*, portant numéro XL et qui fut écrit en novembre 183 Il retrouve, en quelques parties, dans les événements actuels, un certain regain d'actualité.

* * *

Je hais l'oppression d'une haine profonde,
Aussi, lorsque j'entends, dans quelque coin du [mond
Sous un ciel inclément, sous un roi meurtrier,
Un peuple qu'on égorge appeler et crier ;
Quand, par les rois chrétiens aux bourreaux *turc* [livré
La Grèce, notre mère, agonise éventrée,
Quand l'Irlande saignante expire sur sa croix ;
Quand Teutonie aux fers se débat sous dix rois ;
Quand Lisbonne, jadis belle et toujours en fête,
Pend au gibet, les pieds de Miguel sur sa tête ;
Lorsqu'Albani gouverne au pays de Caton ;
Que Naples mange et dort ; lorsqu'avec son bâton
Sceptre honteux et lourd que la peur divinise,
L'Autriche casse l'aile au lion de Venise ;
Quand Modène étranglé râle sous l'archiduc ;
Quand Dresde lutte et pleure au lit d'un roi cadu
Quand Madrid se rendort d'un sommeil léthargiqu
Quand Vienne tient Milan ; quand le lion belgiqu
Courbé comme le bœuf qui creuse un vil sillon,
N'a plus même de dents pour mordre son bâillon
Quand un Cosaque affreux que la rage transporte
Viole Varsovie, échevelée et morte,
Et souillant son linceul, chaste et sacré lambeau
Se vautre sur la vierge étendue au tombeau ;
Alors, oh ! je maudis, dans leur cour, dans leur antr
Ces rois dont les chevaux ont du sang jusqu'au [ventr
Je sens que le poète est leur juge ! Je sens
Que la muse indignée, avec ses poings puissants,
Peut, comme au pilori, les lier sur leur trône,
Et leur faire un carcan de leur lâche couronne,
Et renvoyer ces rois qu'on aurait pu bénir,
Marqués au front d'un vers que lira l'avenir !
Oh ! la muse se doit aux peuples sans défense.
J'oublie alors l'amour, la famille, l'enfance,
Et les molles chansons, et le loisir serein,
Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain.

Novembre 1831.

Nos landsturmiens sous les armes. — On mandait à un brave soldat de landsturm, r tré il n'y a pas longtemps d'un service en Su se allemande :

— Alors que faisiez-vous, là-bas ?

— Là-bas ?... Oh ! pas grand chose. On m tait la garde, et puis, quand on voyait venir qu qu'un on, criait : Haltewerda ?

* * *

— Eh bien, Samuel vous voici rentré au b cail ! disait un de ses voisins à un autre landst mien revenu du même service.

— Eh bien, oué. On est rentré avant hier. est bien content que cette guierre soit finie.

Les chansons montagnardes de la Suisse roman

par W. ROBERT

(Reproduit de l'*Echo des Alpes*).

VI

VOULEZ-VOUS assister à une veillée mon gnarde ? Lisez l'histoire des *filles de Gra villard* « *que l'amon rire et badinâ* », des beaux armaillis du Pays d'en bas.

« Dans la bonhomie du pâtre gruyérien, sait Victor Tissot, il y a un fonds de mal charmant, une pointe d'ironie qui révèle u extrême finesse. Lisez plutôt *lé Vipre dé Mo lon*. C'est un père qui parle à son fils :